

Études sur l'argot français

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Le Livre de Monelle
François Rabelais
François Villon

Catalogue de la bibliothèque de M. Schwob

SCHWOB / STEVENSON
Correspondances

MARCEL SCHWOB

Études sur l'argot français



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2010

ÉTUDE SUR L'ARGOT FRANÇAIS

M. FRANCISQUE MICHEL, dans ses *Études philologiques sur l'argot*, avoue avoir cédé, en choisissant ce sujet de travail, à un attrait mystérieux que nous subissons tous plus ou moins pour les monstruosité. Il ne semble pas qu'il y ait lieu de s'excuser en dirigeant ses travaux vers l'argot. La science du philologue ressemble beaucoup à celle du naturaliste. Les savants qui s'occupent de tératologie n'ont nul besoin de mettre en tête de leurs ouvrages une préface apologétique. Les mots sont des phénomènes et appartiennent tous, quels qu'ils soient, au domaine de la linguistique.

Mais, outre l'intérêt général de toute étude linguistique, un intérêt particulier résulte pour la langue française des travaux entrepris sur l'argot. Nous aurons occasion, dans la suite de cet article, de signaler un grand nombre de mots que la langue générale a recueilli dans ces bas-fonds. Et il ne s'agit pas ici des argots de métier, langages techniques qui exercent une influence nécessaire par les noms d'outils ou de procédés mécaniques ;

PROVENANCE DES TEXTES. *Étude sur l'argot français* : Paris, Émile Bouillon, 1889. *Le Jargon des coquillards en 1455* : *Mémoires de la société de linguistique de Paris*, Paris, juin 1890. *Extraits du procès des coquillards* : publié par Pierre Champion dans le volume *Mélanges d'histoire littéraire et de linguistique* des *Œuvres complètes* de M. Schwob (Paris, François Bernouard, 1928). *Glossaire du jargon de la coquille* : *ibid.* *Tartuffe* : *ibid.*, d'après une minute non rédigée. *Tire-larigot* : *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, n° 33, Paris, juillet 1889.

Photographie © Gérard Berréby, *Paysage urbain* 57, 2009.

© Éditions Allia, Paris, 1989, 2010.

l'argot que nous étudions est la langue spéciale des classes dangereuses de la société. Une nécessité impérieuse pousse ce langage à produire. Les mots de notre langue ne sont ni chassés ni traqués. Ceux de la langue verte vivent à peu près avec les représentants de la justice sociale comme les mineurs dans l'Arizona avec les Peaux-Rouges Arapahoes. Or ces mineurs forment une nation jeune, vivace, qui émigre et colonise continuellement. L'argot est aussi comme une nation de mineurs qui débarquerait chez nous des cargaisons d'émigrés. Il est facile de voir que les ports d'arrivée sont tout en bas et tout en haut. Tout en bas, ce sont les ouvriers qui ramassent les mots et qui les ramènent vers le centre du langage. Les termes ainsi introduits portent souvent dans les dictionnaires la désignation *populaire*. Tout en haut, il y a une fécondation spéciale. Sprengel a découvert le premier que les fleurs mâles dans certaines plantes fécondaient les fleurs femelles par l'intermédiaire des insectes qui transportent le pollen des unes sur les autres. Ce sont les filles qui servent entre l'argot et la langue classique de papillons et d'abeilles. Émigrées des quartiers populaires vers les centres mondains, elles introduisent les termes d'argot

dans le langage du *sport*. Ils y coudoient dans un cosmopolitisme tolérant les mots anglais, américains et espagnols.

On peut dire que les travaux entrepris jusqu'à présent pour étudier l'argot ont été menés sans méthode. Le procédé d'interprétation n'a guère consisté qu'à voir partout des métaphores. Victor Hugo avait admiré le mot *lancequiner* (pleuvoir) dans la forme pittoresque duquel il retrouvait les hallebardes des lansquenets. F. Michel l'a suivi sur ce terrain dangereux. D'après lui, dans *dorancher* (dorer) on a modifié la terminaison par allusion à la couleur de l'orange. *Bougie* est une canne "parce que ce n'est qu'au moyen d'une canne que les aveugles peuvent s'éclairer". *Mouchique*, mauvais, laid, est une injure datant de 1815, souvenir des paysans russes, *mujiks*.

Ce procédé nous paraît avoir méconnu le véritable sens des métaphores et de l'argot. Les métaphores sont des images destinées à donner à la pensée une représentation concrète. Ce sont des formations spontanées, écloses le plus souvent chez des populations primitives, très rapprochées de l'observation de la nature. L'argot est justement le contraire d'une formation spontanée. C'est une langue artificielle, destinée à n'être pas comprise par

une certaine classe de gens. On peut donc supposer *a priori* que les procédés de cette langue sont artificiels.

L'étude linguistique pourra précéder l'étude historique. Cette dernière sera toujours conduite dans le sens rétrograde, et en manière de contrôle. Ici, comme dans les sciences expérimentales, la méthode doit commencer par être inductive. Nous observerons donc d'abord des faits, autour de nous, dans le langage parlé. Nous essayerons d'induire des lois de nos observations; puis nous vérifierons, par la recherche de textes et de documents, les déductions particulières faites de ces lois. Nous pourrons arriver ainsi à des résultats scientifiques, sans nous borner à des interprétations fantaisistes ou à des conjectures.

I

UNE des déformations du langage qui frappe le plus vivement celui qui étudie l'argot, c'est le procédé artificiel connu sous le nom de † *loucherbème* (boucher)¹. Il porte le nom de *boucher* parce qu'il est employé par la corporation des garçons bouchers concurremment avec les classes dangereuses. Ce procédé consiste à remplacer la première lettre d'un mot par *l*, à la rejeter à la fin du mot, et à la faire suivre d'un suffixe. Ici ce suffixe est *ème*; ailleurs il sera différent; et cette mobilité de suffixes est une première et précieuse indication.

Nous trouvons, en effet, les formations: † *Lonsieurmique* (monsieur), † *loirepoque* (poire), † *lemmefuche* (femme), † *latronpatte* (patron). Elles doivent être ainsi décomposées:

† l ichetonm ique (micheton).

(1) (2) (3)

1. Nous ferons précéder les mots recueillis oralement par nous d'une croix (†) et les formes hypothétiques auxquelles nous serons amenés d'un astérisque (*). Les mots marqués d'une croix pourront être rencontrés ailleurs, mais nous les avons toujours *entendus*.

(1) représente la première moitié de l'élément de déformation. (2) est le mot disloqué. (3) représente la seconde moitié de l'élément de déformation. – Cette seconde moitié est le suffixe *ique, oque, uche, atte* ou *ème*. Elle n'est parfois que la voyelle *e* accentuée. Ainsi dans *lingtvé* (vingt)¹. L'ignorance de ce procédé a causé dans les travaux philologiques sur l'argot de graves erreurs. On lit à l'article *Linspré* dans l'ouvrage de F. Michel :

“*Linspré*, s. m. Prince. – Il y avait autrefois, dans la cathédrale de Paris, un enfant de chœur, le plus ancien de ses camarades, que l'on appelait vulgairement *l'inspé* ou le *spé*, non en raison de l'*espérance* qu'il avait de devenir petit chanoine, mais du mot *inspecteur* ou *inspecteur*, parce que ce *spé* ou *inspé* avait en effet une manière d'inspection sur le reste des enfants de chœur. Voir *Explication... des cérémonies de l'église*, par dom Claude de Vert. À Paris, chez Florentin Delaulne, M. DCCIX. – XIII, in-8°, t. II, remarques sur le chap. II, p. 305. *Dictionnaire...*

1. L'orthographe adoptée généralement est *linvé*. Il s'agit ici de mettre en lumière des procédés artificiels : aussi garderons-nous la forme du radical disloqué et donnerons-nous *toujours* aux suffixes un aspect orthographique uniforme.

de *plain-chant et de musique d'église*, par M. J. d'Ortigue. Paris, Migne, 1853, in-4°, col. 1389-1390, art. *Spe* ; et *le Moniteur universel*, n° du 8 janvier 1854, p. 30, col. 4 et 5 du feuilleton.”

Ce mot, F. Michel aurait dû l'écrire *lincepré* et y reconnaître la déformation artificielle de *prince*¹. Cette erreur est un exemple du danger qu'il y aurait à appliquer à l'argot une méthode unique. Ici, c'est la méthode historique qui seule a été employée. Ailleurs, ce sera la méthode d'interprétation par métaphores, dont le point de départ est vicieux. De la méthode historique nul ne peut se passer ; mais il faut qu'elle soit doublée d'une méthode d'interprétation linguistique.

Le procédé du *loucherbème*, considéré historiquement, ne paraît pas récent. La formation *lorcefé* pour la Force, prison de Paris, se trouve dans le *Jargon de l'argot réformé* d'Ol. Chéreau. Elle ne date sans doute pas de la première édition de cet opuscule : mais on

1. M. Ascoli (*Studj critici*, art. *Gerghi*) avait déjà signalé l'erreur de F. Michel. Mais il interprète *linspré* faussement lorsqu'il dit “in cui si pronuncia invertitamente *le ns-pre* a vece di *le pre-ns*”. L'article *le* n'a rien à voir dans cette formation artificielle. C'est pour l'avoir méconnue que F. Michel a écrit *lorgne-b* (borgne) au lieu de *lorgnebé* (cf. *lorcefé*) et M. Ascoli l'a suivi dans cette erreur.

n'aura de notions précises sur la chronologie de l'argot que lorsqu'on aura suivi et collationné les diverses éditions successives du *Jargon de l'argot réformé*.

C'est en effet à cet opuscule qu'il faut rattacher toutes les publications sur l'argot depuis le début du XVII^e siècle jusqu'aux *Voleurs* de Vidocq. Il a eu une très grande popularité; dès son apparition il a servi au colportage. Le petit livre de Pechon de Ruby présente aussi l'aspect spécial des livres populaires. Le "docteur Fourette" raconte ses tours comme un crieur de thériaque; pendant la guerre de Trente ans le *Simplicissimus* de Grimmelshausen exposera, lui aussi, l'organisation des *Merode-Bruder*; le tout au grand bénéfice des foires de Francfort et d'ailleurs, ainsi que des merciers, porteballes et colporteurs.

Peut-être est-ce dans le colportage qu'il faut voir la véritable cause de l'alliance qu'établissent ces petits livres entre le langage des merciers et l'argot: ce ne serait qu'un *boniment* destiné à faire vendre la plaquette. Les maisons de Troyes, centre du colportage, se sont emparées du *Jargon de l'argot* et de la *Vie des mercelots*.

Ces livres ont été refondus plusieurs fois. C'est à ces modifications en vue du colportage

qu'il faut rapporter des contradictions du genre suivant. Nous avons sous les yeux une édition du *Jargon* (Bibliothèque Mazarine, 460; 1, citée au catalogue Nodier, 1844, p. 33, n° 197). Elle a été imprimée à Troyes par Jacques Oudot. Le texte du petit ouvrage commence par mentionner le nom d'Anne de Montmorency, gouverneur du Languedoc (trois fois gouverneur de 1525 à 1559), et se termine par un poème argotique en l'honneur de la prise de la Rochelle (28 octobre 1628). La dernière partie a donc été écrite vers 1629. Mais Jacques Oudot, succédant à une dynastie de six autres Oudot dans la ville de Troyes, a imprimé de 1686 à 1711. Il faut donc reporter la recomposition du livre vers 1629 et son impression entre 1686 et 1711.

Il avait été imprimé en 1660 à Troyes par Yves Girardin; plus tard, en 1728, il y sera republié. Baudot l'édite, toujours à Troyes; Jean Oudot le reprend en 1750 (Troyes, in-18). La maison Pellerin, d'Epinal, le réédite en 1836. Enfin vers 1840 la maison de colportage Le Bailly le fait refondre par Halbert, d'Angers. Il est aujourd'hui dans le commerce du colportage. C'est à des éditions successives *sans date* (règle de colportage) qu'il faut attribuer les écarts que nous avons signalés.

L'influence de cet opuscule a été si grande que tous les vocabulaires d'argot en dérivent. Nous ne savons où M. Vitu a vu que "le dictionnaire donné par Granval en 1725 à la suite de son poème de Cartouche s'éloigne notablement de *l'argot* d'Olivier Chereau". Nous avons sous les yeux l'édition de 1725 et celle de 1740. La légende qui attribuait à Cartouche lui-même ce vocabulaire, soi-disant dicté dans sa prison, doit désormais disparaître¹. Il est emprunté à une édition du *Jargon* : il ne contient, en dehors des mots du *Jargon*, que deux ou trois termes qui font partie de l'histoire de Cartouche, comme *dardant* (l'amour).

Icicaille est le théâtre
Du petit Dardant.

1. Cartouche ne fut visité dans sa prison que par les comédiens Le Grand et de Moligny ; ce qui causa une information contre le lieutenant criminel. La seule mention d'argot que contiennent les dépositions relatives à cette affaire est dans celle de Moligny. Le Grand et Moligny "virent Cartouche estendu sur un matelas, attaché aux pieds, aux mains et au milieu du corps ; Le Grand luy dit quelques mots d'argot et redescendirent". (Arch. nat., Parlement. Criminel. X2b 1352.)

On trouve dans le vocabulaire de Granval la fausse distinction établie entre *paquelin* (enfer) et *pasquelin* (pays). C'est la preuve de l'emprunt fait à une édition du *Jargon*. Un éditeur, collationnant son vocabulaire sur le texte, a trouvé parmi les phrases argotiques : "Le glier t'entrolle *en son paquelin*, c'est le diable t'emporte en enfer." La traduction littérale est "*dans son pays*". L'éditeur a suppléé d'abord *son* (édit. Jacques Oudot) et a traduit "t'emporte en *son enfer*". Puis il a donné dans le vocabulaire *paquelin* (enfer) et *pasquelin* (pays). Les erreurs de ce genre trahissent les emprunts. Vidocq en imprimant *bilou* a reproduit la faute d'impression d'une édition du *Jargon*. Dans l'édition de Jacques Oudot on lit *bijou* : le sens est celui des *Bijoux indiscrets* de Diderot¹. La confusion s'explique par *biou* (cf. plus loin *ses lis* et *ses iis*). On trouve aussi dans les *Voleurs* "ficher : *bailler*". Le *Jargon* contient effectivement "ficher : *bailler*", mais avec le sens de donner. L'auteur des *Voleurs de Vidocq* trahit, là encore, la source à laquelle il puise et dont il a d'ailleurs fort honnêtement donné le titre.

1. L'argot contemporain emploie encore † *bijou*.

De ces quelques observations résulte l'intérêt considérable qu'il y aurait à faire une histoire du *jargon de l'argot réformé*. Revenons maintenant aux exemples du langage artificiel recueillis dans cet opuscule.

Un des points importants dans l'étude du *loucherbème*, c'est la fixation des formes artificielles. *Fou* donne *loufoque*, puis *louffe* et reste fixé sous cette dernière forme. *Linvé* perd l'*é* accentué et devient † *linve*. † *Larantequé* (quarante) laisse tomber la finale *qué* et se change en † *larante*. Un *larante*, c'est une pièce de 2 francs. Munis de cette indication, nous trouverons un plus grand nombre de formations de ce genre dans l'argot ancien. *Lorgne* pour *borgne* suppose une forme artificielle **lorgnebé*. *Lanterne* (fenêtre. *J. de l'argot réf.*) pour *vanterne* suppose **lanternevé*. *Lousse* (gendarme. *J. de l'argot réf.*) doit s'interpréter par *pousse*, de même signification, que l'on trouve dans le même vocabulaire et suppose **loussepé*. *Largue* (femme) s'explique par *marque* (Villon. *J. de l'arg.*). On a eu **larquemé*; puis la finale *mé* est tombée. Le vocabulaire de Halbert d'Angers donne "*larque*" ou "*largue*".

Ces explications sont un premier exemple de la méthode que nous avons adoptée. Nous avons constaté des faits expérimentaux : l'existence

d'un procédé artificiel, le *loucherbème*, et la chute des finales en *é*, *qué*, etc. Après avoir établi ces observations, nous remarquons l'existence, dans l'argot ancien, du même procédé (*lorcefé*, *lincepré*); nous trouvons côte à côte dans les vocabulaires *lorgne* et *borgne*, *lanterne* et *vanterne*, *lousse* et *pousse*; l'explication de ces doublets artificiels résulte de la loi phonique que nous avons constatée expérimentalement.

En définitive, ce procédé artificiel, séparé de l'adjonction du suffixe et si l'on ne considère que le mot disloqué, n'est qu'un anagramme d'une nature spéciale. Des méthodes analogues ont existé dès l'origine apparente de l'argot. Dans la *Vie généreuse des mattois, gueux et boémiens* de Pechon de Ruby on trouve au vocabulaire : *chambrière*, *limogere*; *valet*, *miloger*. Il est difficile, actuellement du moins, de dire quel est de ces deux mots celui qui n'a pas subi de défiguration. Dans tous les cas il y a eu permutation entre *m* et *l*¹.

1. M. Ascoli signale avec raison (*Studj critici*) cette méthode "per invertimenti di sillabe o di lettera" employée aussi dans la *germania* ou langue fourbesque d'Espagne. Voir Pott (*Zigeuner*, II, 18), Clemencin (édit. de Don Quichotte, Madrid). *Limogère* et *miloger*, *zerver* et *verser* sont des formations correspondant exactement